

la société. Son intérêt personnel se trouve ainsi confondu par un mélange heureux, dans la grande masse des intérêts publics.

Cette vie ne doit pas être apathique et oisive, mais toute d'action et de travail; c'est la condition de notre humanité. La aussi se trouvent les véritables éléments de santé et de bonheur. Par le travail et l'activité, il écartera de sa maison le besoin, s'il est pauvre; l'ignorance et l'ennui, s'il est riche.

La famille de l'homme actif est comme une ruche peuplée d'abeilles diligentes dont chacune, en travaillant pour elle, assure l'existence et le honneur des autres.

Au milieu des infirmités qui peuvent l'assiéger à toute instant, des revers de fortune et de tous les autres accidens auxquels il est exposé, le père de famille doit se montrer patient et courageux. S'il se fait une habitude de la patience, ses maux deviendront plus légers, et le retour du bien-être lui sera plus facile.

La patience, cette vertu du sage, ne doit cependant pas aller, surtout lorsqu'il s'agit de l'intérieur du ménage, jusqu'à la faiblesse. Que deviendra la famille, si le chef, celui qui doit la guider, la protéger, la défendre, manque de fermeté et de courage? Son enfant court au précipice: ne fera-t-il aucun effort pour l'arrêter? témoin des vices ou des écarts d'une personne qui lui est chère, en deviendra-t-il le complice par lâcheté?

Est amour pour une paix scandaleuse, manquera-t-il à toutes les convenances et à ce qu'il se doit à lui-même? Indiqué par la nature pour être le protecteur de sa famille, il doit à ce titre, et pour son avantage, user de la plénitude de ses droits, mais en user sagement, équitablement et avec tous les ménagemens qui ne sont pas incompatibles avec son honneur et son devoir.

Le père de famille courageux ne s'exposera point sans nécessité au danger, car il se doit tout entier à sa famille;

Qui brave le péril souvent s'y précipite,
L'insensé le provoque et le sage l'évite.

mais un membre de cette famille est il attaqué, ce sera comme s'il l'était lui-même. C'est alors qu'il s'armera de cette fermeté, de ce courage que rien n'effraie. Ici les animaux les plus timides lui serviront d'exemple. Sans être arrêté par l'instinct de sa faiblesse, l'oiseau se précipite sur l'animal cent fois plus fort que lui, qui vient attaquer ses petits ou sa douce compagne.

Résumons cet article, dans lequel se trouvent compris en abrégé tous les devoirs du chef de famille, devoirs qui, la plupart, sont communs à celle qu'il a choisie pour épouse. Guidée par son savoir et sa justice, surveillée par sa bonté, instruite par son exemple, à la tempérance, à la sobriété et aux bonnes mœurs, maintenue dans une utile harmonie par ses conseils et sa patience, défendue par son courage, excitée et soutenue par son activité et son amour du travail dirigée par lui vers une honnête et fructueuse industrie, cette famille heureuse sera le modèle de toutes les autres. Et comme une nation n'est que la réunion de plusieurs familles, la notre ainsi constituée offrira l'exemple de toutes les vertus.

HISTOIRE.

MEMOIRES HISTORIQUES SUR L'EMPEREUR ALEXANDRE ET LA COUR DE RUSSIE.

Publiés par Mme la Comtesse de Choiseul Gouffier, née comtesse de Lisenhaus, ancienne demoiselle d'honneur à la

COUR DE LL. MM. II. DE RUSSIE.
MARIAGE D'ALEXANDRE.—CONSPIRATION DU PALAIS.—MORT DE PAUL Ier.

[SUITE.]

Le véritable plan de la conspiration, du moins à ce que prétendaient les conjurés, n'allait pas jusqu'à vouloir priver l'empereur de la vie; mais on se proposait, disaient-ils, de lui faire signer un acte d'abdication par lequel il consentirait à résigner la couronne entre les mains de l'héritier de l'empire, le grand-duc Alexandre, en se réservant la liberté de fixer sa résidence, soit aux environs de Pétersbourg, soit dans une province de l'empire, ou bien hors de la Russie, dans tel pays qui lui conviendrait.

Pahlen et les autres conjurés sentaient bien qu'ôter à un vaste empire son chef sans lui avoir assuré un successeur, était une idée impossible à admettre. Connaissant, d'un autre côté, le noble caractère d'Alexandre, ils espéraient peu lui faire accepter la régence; secours cependant nécessaire à une nation que le malheureux Paul n'estimait pas assez, et que son imagination ardente traitait avec une sévérité excessive. Pahlen comprit que le seul moyen de parvenir à son but était de semer la division parmi la famille impériale, entre le père et les enfans, entre l'époux et l'épouse; de conduire enfin l'esprit défiant de l'empereur à une mesure funeste d'exercer sur sa propre famille d'injustes, de cruelles persécutions. Cependant un des conjurés, pressé par les remords de sa conscience, effrayé peut-être des suites d'une entreprise si coupable, sans vouloir trahir ses complices, par une lettre anonyme, avertit l'empereur de la conspiration. Pénétré de la plus vive inquiétude, Paul manda aussitôt Pahlen. Celui-ci, qui avait médité d'avance la perfidie de ses répanes, se présente avec un sang-froid imperturbable devant son maître, et écoute, sans témoigner la plus légère émotion, tous les discours que la méfiance, l'inquiétude, la colère, faisaient tour à tour exhaler à Paul, et dont l'expression eût pu faire rentrer en lui-même un coupable moins endurci que lui. A ces mots de l'empereur: "Une conspiration se tramé contre moi, et vous, gouverneur de Pétersbourg, vous l'ignorez?" Il répond: "Pardonnez-moi, sire, non-seulement je ne l'ignore pas, mais je suis d'autant plus certain qu'elle existe, que moi-même j'en fais partie." A cet étonnant discours, l'anxiété, le doute et la surprise, se peignirent à la fois dans les traits de l'empereur. "Oui sire, continua Pahlen avec la même tranquillité, tous les fils de la conspiration me sont connus; je suis du nombre des conjurés, mais c'est pour vous servir, pour défendre vos jours. Aucun des coupables ne peut échapper à ma vigilance et à la jus-

* D'autres prétendent que ce fut Pahlen lui-même qui fit donner à Paul cet avis secret.

tice de votre majesté impériale. Les insensés courent à leur perte en méditant la votre." "Qui sont-ils?" s'écria Paul, dont le trouble augmentait à chaque parole de son perfide confident. Sire, la prudence m'empêche de les nommer, mais après ce que j'ai eu l'honneur de dévoiler à votre majesté, j'ose me flatter qu'elle daignera m'accorder une confiance entière, et se reposer sur mon zèle du soin de veiller à sa sûreté. Cette phrase obscure n'était propre qu'à exciter davantage l'ardente curiosité de l'empereur, dont l'esprit égaré par la défiance, osa élever d'odieux soupçons sur la plus vertueuse épouse, sur des fils respectueux et soumis. Qui sont-ils? répéta Paul avec la plus effrayante énergie; qui sont-ils? je veux le savoir. "Sire, dit Pahlen, en baissant la tête, le respect m'empêche de révéler d'augustes noms..." J'entends, reprit l'empereur d'une voix sourde et comme étouffée par une pénible émotion: je le présentais... l'impératrice? poursuivit-il, en attachant ses regards pénétrants sur Pahlen. Pahlen ne répond pas. Les grands-ducs Alexandre et Constantin? Pahlen ne répond que par son silence. L'empereur se tait alors, et, de sa part, ce silence ne présageait que trop bien l'orage.

L'ordre d'arrêter l'héritier du trône et son auguste frère fut le premier arrêt que laissa échapper le courroux d'un père, qui se croyait si indignement trahi par tout ce qu'il avait de plus cher. "Quant à l'impératrice Marie, ajouta Paul d'un ton menaçant, j'en disposerai moi-même. Les grands-ducs devaient être conduits à la forteresse de... et l'impératrice dans un monastère.

En se privant ainsi volontairement des plus surs appuis de son trône et de sa vie, ce prince infortuné se livrait avec une confiance aveugle au traître qui allait décider de son sort. Fidèle et bon Pahlen, lui dit-il, en poussant un profond soupir, je m'abandonne à toi, veille sur ton maître qui t'en prie." En lisant ces mots, il entr'ouvrit ses bras, et Pahlen eut le parricide courage de recevoir cette marque d'affection que lui donnait le prince malheureux dont les jours étaient proscrits au fond de son cœur. En sortant de chez l'empereur, Pahlen courut rejoindre les conjurés, et les ayant tous rassemblés, il dit aux moins hardis de la troupe, pour réveiller leur fureur assoupie: "Le secret est éventé: Cependant il ignore la liste des conjurés; mais qui peut nous répondre qu'un nouveau traître ne lui découvrirait pas tout le plan de notre entreprise? Si la vie vous est chère, croyez-moi, hâtons-nous de conclure; hâtons-nous d'opérer la délivrance de l'empire. Ce traître dont parlait Pahlen n'était autre que lui-même. Cet homme, profondément artificieux, nourrissait le double projet de trahir son souverain ou les complices de sa trahison, selon les chances qui s'offriraient à lui. Dans le cas d'un événement imprévu, et si, à l'instant décisif, la fortune se déclarait contre les conjurés, son plan était d'arrêter les coupables et de dire à l'empereur: Sire, vous êtes sauvé, et ma tâche est remplie.

Après s'être entendu sur les mesures que leur dictait la prudence, les conjurés indiquèrent un terme prochain pour consommer leur crime.

[A CONTINUER.]